



*On aura beau dire et redire
Que j'aime que l'on me dorlote
Et que c'est une joie d'écrire
Tout ce que le cœur me chuchote,
J'étais fait pour être marmotte*

Maurice carême ; Au clair de la lune

La Marmotte

Ace était une marmotte, elle faisait l'amour en novembre, aux premiers froids, et jouissait en mai, au retour des beaux jours. Très souvent, ses amoureux se montraient consternés par ce qu'ils prenaient pour une froideur d'hiver. En vérité, elle gardait son plaisir bien au chaud et emportait ses amants à la maison, pour les finir, seule, à son rythme, et selon son plus grand bonheur. Son plaisir était une affaire strictement privée qui s'accommodait des souvenirs. Doux et moins doux.

Elle était persuadée que s'il en allait ainsi, c'est parce qu'elle prêtait trop d'intérêt et d'amusement au spectacle de la jouissance des hommes. Elle expliquait à ses amies qu'elle ne voulait pas en perdre une miette. Pas question de s'offrir une petite mort au moment le plus passionnant, pas question de laisser les yeux dans le vague à l'heure du spectacle.

Elle se régalait des hommes dans leurs petits spasmes, elle riait intérieurement de leurs cris de jouissance. Des rugissements de fauve qui n'étaient que vagissements de gros nourrissons, `même pas

musique, même pas clairon aux joies de la reproduction, même pas fanfare à la descendance ou simplement trompette au bon plaisir. Elle n'y voyait que chiens ou chats. Son grand François, en revanche, était bel et bien un ours. Elle n'avait pas eu beaucoup d'ours dans sa vie, mais elle savait par instinct de marmotte, qu'il en était un.

Elle s'amusait de leurs manies d'après jouir, Alain voulait fuir aussitôt, il ne tenait pas en place, il avait un truc à faire, une voiture à acheter, un coup fumant en perspective. Luc s'endormait d'un sommeil irrésistible et satisfait. Jean-Michel se glissait promptement au fond du lit comme animé par un secret dégoût rampant... ils étaient touchants.

Devant ce qu'ils pensaient tous être sa frigidité, ils réagissaient de façon peu subtile et paradoxale. Les je m'enfoutistes partaient avec les mains enfoncées dans les poches, pensant tout haut qu'elle avait lamentablement raté son coup. Les virils se montraient humiliés. Les jouisseurs étaient déçus et boudaient. Les obstinés revenaient à la charge. Les perfectionnistes cherchaient désespérément le bouton, le levier. Limeurs, clitophages, partousletrousistes.

Aucuns ne l'éloignèrent des pratiques et des voluptés de son bon plaisir.

En vérité, concluait-elle, les hommes sont très semblables dans le sexe, bêtement performants. Ils cherchent tous la même chose, être sucés, branlés et pénétrer partout sans trop réfléchir. Il n'était pas question pour elle d'offrir sa joie à ces n'importe qui. Dans tout ce qu'elle recevait de brutal, elle prélevait un instant minuscule qu'elle cultivait à loisir et dont elle faisait le meilleur usage. François fut le premier à le comprendre et à mettre très sérieusement en doute sa fausse froideur.

Un soir qu'ils étaient au théâtre et qu'elle serrait très fort son pouce dans sa main, au moment où l'héroïne allait se faire tromper par son tuteur abusif, elle fut animée de spasmes et il eut la certitude qu'elle jouissait. « Tu jouis ? » lui demanda-t-il dans le creux de l'oreille. Elle hocha la tête, les yeux fermés, en se pinçant les lèvres.

Devant François, s'ouvrit un gouffre. Il avait été volé de quelque chose qui lui appartenait, de quelque chose que sa virilité revendiquait, quelque chose qui lui était dû. Très vite, comme il était intelligent et

imaginatif, il fut taraudé par une idée noire. Ils n'avaient pas fait l'amour depuis la veille, elle jouissait donc douze heures plus tard, mais si elle était capable de jouir douze heures plus tard, rien ne prouvait qu'elle ne jouissait pas un mois plus tard, un an plus tard. La question s'imposa : avec qui jouissait-elle lorsqu'elle jouissait ? Qui au juste la tenait dans ses bras dans ces moments-là ? Il reprit sa main, le cours de la pièce et espaça leurs rencontres.

Et un jour, Pierre arriva. Un peu par hasard, dans l'ombre d'un cousin bienveillant qui ignorait peut-être que l'amour est un crime parfait... Sous ses allures de doux rêveur, il cachait en vérité des trésors de finesse, d'observation et de patience qui captivèrent Ace, peu à peu.

Il la déshabillait bouton par bouton et se montrait ensuite capable de faire courir ses doigts de plume pendant des heures le long de son dos, sans jamais marquer la moindre lassitude, sans esquiver le moindre geste précipité, comme s'il s'oubliait, et dans le régal léger de sa peau. Il posait le long de sa cuisse une érection interminable mais n'en revendiquait jamais l'usage, il veillait bien à ne jamais l'imposer.

Ace fut surprise puis décontenancée, puis intéressée et enfin amoureuse de ces manières douces.

Pierre s'intéressait posément et complètement à elle. Il parcourait inlassablement son corps des yeux et des mains, dans ses moindres recoins. Être nue devant lui avait un autre sens qu'être nue, comme s'il ôtait une couche supplémentaire. Dans ce grand déshabillage, Ace perdait la grammaire de son désir. Elle sentait que quelque chose devait se passer dont elle ignorait la forme et qu'elle ne parvenait pas à imaginer. A regarder ses yeux et son sourire, elle savait que Pierre, lui, connaissait le chemin mais se gardait bien de le dévoiler. Il avait le temps et cela agaçait Ace au plus haut point.

Lorsqu'ils se promenaient ensemble dans les rues, elle ne pouvait se retenir de le pousser de l'épaule, de presser son flanc contre le sien, de passer sa main sur ses fesses. Elle se sentait si complètement bien. Il lui répondait en lui serrant un peu plus fort la main, comme s'il voulait apaiser son impatience. Il insistait toujours pour aller prendre encore un verre, aller écouter un autre concert, comme s'il repoussait lui-même le moment qu'il affirmait pourtant attendre, de se retrouver au lit avec elle.

Ace avait un besoin exaspéré de ses caresses. Elle les recevait avec en prime un sourire en coin de son amoureux. Un sourire qui la laissait sur ses gardes. Un soir qu'il lui massait la nuque sur le canapé, elle déboucla autoritairement sa ceinture, sortit son sexe érigé et lui demanda de la pénétrer immédiatement. Ce qu'il fit sans attendre. Elle se laissa envahir et lui offrit une belle chevauchée. Du coin de l'œil, elle surveillait son amoureux qui fermait les yeux de bien-être. Lorsqu'elle eut épuisé le pas, le trot et le galop, Pierre lui mit les mains sur les épaules pour la calmer.

- Pourquoi ne prends-tu pas ton plaisir ? lui demanda-t-elle doucement à l'oreille.

- - Parce que je n'ai pas d'autre plaisir que le tien ! répondit-il haut et clair comme si cela était une évidence. Tu as la forme exacte de mon désir. J'ai tout le temps. Je jouirai avec toi, quand ton jour sera venu.

Elle le quitta.